

Lyon, le lundi 23 mai



Chère Marquise,

Je descends du train, - sans joie, - après une longue et fatigante nuit. Mais comme l'aurore de mai était belle sur tous ces paysages de chez nous ! J'ai emporté mes beaux livres dorés sur mon cœur, et, cette nuit, j'ai pu commencer à lire "Les Origines de la Guerre". C'est la fermeté dans la lumière. Je n'ai encore aucune nouvelle de la conférence de Lyon. Je n'ai encore vu personne. Mais Poincaré a parlé devant un auditoire de gens réfléchis, de ceux qui modelent la conscience publique, et je suis sûr que sa parole a porté profondément.

Je suis bien heureux de vous avoir vue et entendue, et d'avoir pu causer un peu avec vous, chère Marquise. Ce sont là des îlots de haute pensée et d'affection, dans ma vie agitée, et un peu sèche, et lointaine aussi. Il fait ici une chaleur coloniale. Soleil et solitude, - je serais gouverneur de Pondichéry que je ne me sentirais pas plus mélancolique. Mais il y a partout, et en tout temps, du bien à faire, de l'ordre à distribuer, de la clarté à répandre. Il me semble que ces bonnes pensées me sont plus chères et plus précieuses, quand je viens de vous voir.

Au revoir, chère Marquise. Je vous enverrai bientôt la photographie du beau petit prophète en pierre que nous vous devons. Permettez-moi de vous embrasser, avec le plus affectueux respect.

Henri Poincaré

3230

